

4-4-2 en losange

L'écriture de ce roman a commencé un jeudi après-midi d'octobre dans la courette de l'école des loisirs.

J'avais rendez-vous avec mon éditrice.

Nous aurions pu aller au café mais nous sommes restées trois heures dans cet endroit venteux.

Venteux mais propice aux confidences.

En grande experte en digressions et alors que nous parlions littérature et grandes vacances, j'ai confié à V. que j'avais joué au foot dans ma jeunesse. Elle a souri parce que j'ai trente-six ans.

J'ai insisté : trente-six ans, ça fait deux fois dix-huit ans.

La référence à Dalida l'a amusée et nous sommes passées à autre chose.

Deux heures plus tard, elle est revenue sur cette expérience footballistique de quand j'avais une fois dix-huit ans.

Elle a laissé passer un ou deux silences, puis m'a fait remarquer qu'il existait finalement peu de romans sur le foot.

Sans réfléchir, j'ai dit que j'aimerais écrire l'histoire d'une équipe.

Ensuite on a discuté tactique d'écriture et scénarios avant de se dire « tope là », satisfaites des échanges et gelées.

Sur le chemin du retour dans les rues chics de Paris, j'étais excitée par Marseille où je vis depuis peu et se situerait l'histoire.

Dans le métro, je revoyais ces ciels de romance qui s'engouffrent dans la mer le soir.

Comment allais-je pouvoir les faire parler de football ?

Nous verrions.

Le temps a un peu passé.

J'ai attendu plusieurs semaines que l'envie d'écrire ce roman s'impose sur le reste des choses à faire.

J'ai tout de même invoqué cette envie en bâtissant un autel à la gloire du texte en préparation.

Avec des écrits sur le foot- bandes dessinées, romans graphiques, romans pas graphiques, un ou deux magazines sur le sujet.

J'ai composé des listes de vocabulaire : mettre un caramel, vendanger, en planter un au fond des cages, faire des fautes de barbares, jouer bas et presser haut (ou l'inverse, *somebody save me...*).

Pour faire venir les histoires, j'ai mes techniques (je me remplis de savoirs).

Quand j'ai cru être prête (c'est-à-dire informée sur le foot et désireuse d'en découdre), j'ai ouvert un document word et écrit la première scène. Je commence toujours mes romans bille en tête, sans structure, ni plan et avec une idée très vague de la suite des opérations.

Le 17 mars 2021, j'ai donc écrit : chapitre 1, book foot.

Puisque tous mes textes s'ouvrent sur une rupture : familiale, couplesque, grande ou petite ; j'ai rédigé une scène où on se quitte.

Dans celle-ci, le fils quitte l'appartement familial où il s'ennuie et où il étouffe de chaleur. Il laisse son père derrière lui.

A la fin de cette scène inaugurale, je n'avais pas décidé comment m'y prendre pour le mettre au foot.

Tout ce que je savais, c'était que pour le faire jouer au ballon, il fallait le faire sortir de chez lui.

Le lendemain, il pleuvait sur Marseille et tout était fermé.

L'eau de la mer n'était pas baignable, j'ai réussi à convaincre le père de mon enfant de regarder des matchs avec moi.

Des Lorient-OM, des Barcelone-PSG, j'en passe et des meilleurs.

J'essayais de retenir les compositions et les expressions qu'on y associe.

J'espérais que le chapitre 2 jaillirait de toute cette technicité.

Mais non.

Pourtant, je croyais dans le pouvoir évocateur du 4-4-2 en losange (sans parler de son vrai jumeau : le 4-4-2 en diamant).

Malgré ces trouvailles très romangéniques, mon histoire patinait.

L'envie s'étiolait.

Après dix minutes de jeu, mon esprit vagabondait, comptait les tâches au mur, mes oreilles guettaient le réveil du mon bébé.

A force de me renseigner, d'en parler, de réfléchir, de travailler, le sujet foot était devenu étranger et dangereux.

Je ne comprenais plus rien, je confondais les tirs et les buts.

Cette indigestion m'a révélée une première vérité : je n'aime pas vraiment le foot, j'aime un peu, vite fait mais pas au point de regarder un match à mon domicile.

Ça n'a pas suffi à me faire abandonner mon histoire.

Alors au lieu de travailler, j'ai réfléchi au foot.

A mon envie dans la courette parisienne.

Pour comprendre ce qui fait qu'on s'enlise à un point précis, il faut repartir du premier élan. En amour, au travail, en amitié, en cuisine, c'est pareil.

Je me suis souvenue qu'avant d'y (mal) jouer, d'y jouer pour rire, le foot avait fait partie de mon environnement. Le foot avait été mon fond sonore. Mon enfance, c'est la voix de ma sœur et la clameur du stade près duquel on vivait tous les quatre.

Mon père a écrit sur le football, joué au foot et nous avons regardé ensemble des matchs en vrai dans des tribunes. Il a commenté des matchs pour le compte d'une radio. Petite, je lui réclamais des autographes des joueurs qu'il côtoyait et je les accrochais au-dessus de mon lit.

Je n'aime pas le foot mais ceux qui aiment le foot.

Longtemps, j'ai habité avec des hommes qui y jouaient.

Avec des filles aussi.

J'aime les bars où ces gens regardent les matchs. J'aime être à côté d'eux quand ça se produit.

Quand ils s'énervent, qu'ils traitent des joueurs talentueux de feinteurs, de chouineurs, d'Italiens de mes deux.

Quand mes gens sereins se métamorphosent pour un tacle bien dégueulasse, une erreur d'arbitrage, quand leur calme se fissure.

Un homme très connu a écrit : le football n'est pas une question de vie ou de mort, c'est bien plus que ça.

J'aime les larmes des défaites et les poteaux.

Mais le cœur du truc, les crampons et les brins de gazon qui volent, pas tant que ça.

Le 4-4-2 en diamant, c'est l'entendre prononcer qui m'émeut, certainement pas le voir se déployer sous mes yeux.

J'ai alors créé des fiches pour mes personnages, tous joueurs et joueuses de foot.

Je leur ai inventé des vies, des gueules, des contours et des récurrences.

J'ai commencé avec le personnage d'Enzo (le prénom du fils de Zidane et d'un ancien de l'OM – Enzo Francescoli). Mon travail de recherche n'avait pas servi à rien.

Enzo le héros a onze ans - fils d'un gardien de foot raté qui ne touche plus de balle, ni n'en arrête- il se tient éloigné des terrains. Un jour (précisément à la fin du chapitre 2), il se découvre un don.

Ou une facilité. Ou une envie.

Bref, alors qu'il évite le foot, le foot vient le chercher chez lui.

Ensuite, je lui ai inventé des potes.

Ilyès, le voisin qui frappe mou.

Solée, la fille de l'équipe. Concentrée, besogneuse. Pas plus douée que les hommes. Pas moins.

Crésus, le talentueux attaquant.

J'ai donné un nom provisoire à leur équipe. Je crois qu'il est niais. Il m'en faudra un nouveau.

En mars et en avril, j'ai avancé tranquillement, chiadant mes fiches, attendant que les idées géniales pleuvent sur mon autel.

Un vendredi soir, mon bébé, son père et moi sommes sortis.
A la fête où on a atterri, il y avait un gars sympa. Il ressemble comme deux gouttes d'eau à un vieux copain. Mais en différent à l'intérieur.
Ça fait que je l'ai écouté avec encore plus d'attention que les autres.
Il m'a parlé d'un stade à Belsunce. Un city stade.

A ce moment-là, j'hésitais à placer l'histoire dans un quartier de Marseille où je travaille (Malpassé).
Mais pourquoi pas Belsunce j'ai dit.
Belsunce, j'y passe tous les jours.
Je trouve le quartier petit pour cette si grosse réputation.
Réputation essentiellement héritée (pour moi en tout cas) d'une chanson de ma jeunesse.
Une chanson à cliquetis.

D'o j'sors d'une ronde Belsunce breakdown¹

Une réputation de fond de cale.
De grand banditisme, de misère pire que dans les films. Réputation de grands soirs et de grands matins.
Un quartier de résistants.
Aux cafards, à la chaleur, à la misère, aux autres, au monde.
Je crois avoir entendu qu'après le quartier Belle de mai (à Marseille également), Belsunce est le deuxième quartier le plus pauvre de France.
Dans ma ville, les gens s'échangent des statistiques locales sur la pauvreté en ouvrant des yeux ronds.

Le lendemain, on est allés voir le stade.
On est passés par les rues qui collent aux semelles, on a dépassé les graffitis, les chantiers à ciel ouvert.
On n'a pas vu de cafards, pas de champions, pas de chanteurs contrairement à ce que promet la chanson.

Derrière une grille vert bouteille, on a découvert le plus merveilleux stade du monde.
Un rectangle entre quatre murs.
Mais pas n'importe quels murs, des murs débordant d'odeurs de figes, des murs dentelés de pierres.
Et un filet en hauteur, à plusieurs mètres du sol. Cinq ou six.

¹ Bouga, 2000.

Mais non menaçant le filet, plutôt destiné à retenir les élans d'enthousiasme qu'à les capturer.

Il est tendu au-dessus du terrain pour éviter des désagréments aux mouettes.

Des gamins jouaient.

Les voir se mélanger sans se parler, se faire des petits ponts et des gestes techniques dont il va bien falloir que je retienne les noms m'a donné des envies de gouailles marseillaises, de victoires des petits sur les grands, des envies de talonnade.

Des envies d'écrire, de me mettre dans leur peau.

Un truc a crié en moi. De soulagement et de fierté.

Comme si le choix de vivre dans cette ville, l'envie d'écrire ce sport étaient légitimés par les forces mystérieuses du destin.

Comme si la vie m'envoyait un signe lisible.

Une pichenette sur la joue.

Go girl.

Il faut dire que le spectacle était irrésistible : mon mari, ma fille, les odeurs de figues et la terre en forme de ballon de foot qui tournait autour des gamins à Belsunce.

L'écriture du roman a commencé à cet instant-là.

La préparation s'est achevée.

Ce terrain c'est du (faux) végétal qui se fraie un chemin en pleine minéralité.

La chlorophylle et la canicule qui se disent quoi.

Le stade est devenu le point de départ, l'endroit où atterrit le héros au début du chapitre 2.

Le mercredi suivant, on y est retournés.

Il faisait soleil et ma petite qui commençait à marcher a voulu rejoindre des joueurs sur le terrain.

J'ai eu peur parce que les frappes ou tirs ou buts, bref ce qui part du pied pour atteindre la cage et la transpercer, étaient rageurs.

Rageux même.

J'y ai vu la colère politique des confinements, mais le foot est un langage de peu de mots.

Chaque gamin tirait dans le ballon pour ses propres raisons.

Moi, j'étais soulagée car je connaissais les motivations de mes héros et héroïnes. Je n'avais plus besoin de carnets, ni d'autels.

J'ai gardé ma fille par devers-moi et décidé qu'Enzo serait gardien.

Ainsi, j'aurai moins d'actions à anticiper.

Je me suis souvenu de ce que m'avait dit un copain il y a longtemps à propos des gardiens : « faut être fou pour aimer se jeter dans les pieds des autres, risquer de voir sa tronche finir en steak haché sous les crampons ».

Restait la question de la langue (ma préférée).
Chaque roman est une langue nouvelle.
Peut-être que d'un roman à l'autre, les nuances sont invisibles à l'œil nu,
mais moi, je sais que ça bouge.

Je sais parce que je pense sans cesse à la langue que nos livres proposent
aux enfants, adolescents et adultes accompagnateurs ou passionnés de
littérature jeunesse.

Pour moi, écrire pour des « jeunes » n'est pas simplifier, ni éduquer, encore
moins marquer des buts pour l'équipe de l'institution.

On ne joue pas avec le maillot de parents d'élèves ou de profs de français.
On invente, on dit une vérité, on bidouille les mots.

Je ne sais plus qui a dit qu'il fallait rendre la langue cravacheuse.

C'est immodeste, et ça me va bien. Après tout, ce texte raconte les coulisses
de la création, et donc nos espoirs.

Pour me donner du courage, j'ai relu des livres dont les mots étaient restés
en moi ces dernières années.

Ceux dont la langue cravache.

N'en citons qu'un : rhapsodie des oubliés de Sofia Aouine (cœurs sur ce
texte).

Et un deuxième que j'ai découvert : l'attrape-cœur de Salinger.

Très doucement car il mérite bien ça.

C'est beau la littérature quand on n'en devine pas les contours. Quand on
s'y voit.

L'ambition démesurée et immodeste de faire cravacher la langue de mes
héros me plaît.

Me faire cette promesse est une source de souffrance infinie.
Une arme auto-mutilante fourbie avec application.

Aujourd'hui 15 juin, l'intrigue du roman est bâtie dans ses grandes lignes,
le héros a une bouche, des pieds, des passions et des névroses naissantes.
Et ce soir, la France joue contre l'Allemagne (ou l'inverse).

Advienne que pourra.